

Sur le Judaïsme

L'autre soleil,

Autobiographie spirituelle

Olivier Clément

Stock, 1975

p.95-98

extraits

Mais je butais à nouveau au Dieu de la Bible, au peuple juif. Dieu parle, le Vivant appelle: *Je - tu...* Il veut la libre fidélité de l'homme. L'histoire se dégage des cycles. Dieu choisit. Il ne choisit pas une Inde, mais un peuple à la nuque raide. Non pas immergé dans le divin, mais quelqu'un face à Quelqu'un, lutant avec LUI jusqu'au lever du jour.

Je voudrais citer ici un philosophe judéo-chrétien, Marc Ghelber. C'est un juif de l'Europe de l'Est, peut-être un nouveau Chestov. Les juifs de l'Est voient souvent surgir parmi eux des penseurs attirés par le christianisme mais restant à ses frontières, assumant par rapport à lui un rôle de prophètes (96) idoloclastes. Alors qu'en Occident, les juifs fidèles, en quête de leur identité, ignorent ostensiblement le christianisme, ne cherchant guère chez les chrétiens que des alliés politiques. Certes, l'antisémitisme roumain ou russe, il faut le dire, a revêtu historiquement des formes bestiales qui exigeraient des Eglises de ces pays un repentir solennel et la modification de certains textes liturgiques. On ne peut négliger cependant ses facteurs sociologiques, qui relèvent d'une froide analyse « marxienne » : en Ukraine occidentale, par exemple, les juifs servaient d'intermédiaires entre les grands propriétaires polonais et leurs paysans orthodoxes. En profondeur, le rayonnement secret de l'orthodoxie, filtrant à travers une lourde chair historique, a parfois atteint certains juifs, de même que la mystique juive atteignait certains chrétiens. La renaissance des deux traditions spirituelles - ce qu'on appelle dans l'orthodoxie l'hésychasme et dans le judaïsme le hassidisme - s'est faite à la même époque et aux mêmes lieux, autour de 1800, dans la région qui borde au nord les Carpates. De part et d'autre, elle fut centrée sur l'invocation méthodique du Nom divin, et le rénovateur de l'hésychasme, Païsst Velitchkovsky, un Ukrainien fixé en Moldavie, était le petit-fils d'une juive de Poltava. Les philosophes religieux russes, dès la fin du siècle dernier, ont été particulièrement attentifs à la pensée juive. Soloviev a étudié l'hébreu auprès d'un rabbin, sa doctrine de la Sagesse est pénétrée de Kabbale; il est mort en priant pour le peuple juif. Au XX^e. siècle. Non seulement Berdiaeff a lutté contre l'antisémitisme, mais il s'est inspiré du prophétisme juif quand il a tenté de donner à la spiritualité orthodoxe, (97) face à des échéances décisives, une virilité créatrice d'histoire... Aujourd'hui, certains des témoins les plus hardis du christianisme, en Russie, sont des juifs devenus chrétiens tout en gardant leur force, humble mais irréductible, de prophètes.

Marcel Ghelber, qui vit depuis peu en Occident, est un « foudroyé des stupeurs abyssales ». A propos du combat de Jacob avec l'Ange - avec Dieu - il écrit: « Combien toute théologie apophasique - même avec les meilleures intentions pédagogiques - se révèle naïve à côté des bouleversantes suggestions que nous fournit la lutte de Jacob avec Dieu! Tout se passe comme dans une hallucinante aréalité, en dehors de toute éthique, de toute histoire, mais quelle Réalité fondamentale, presque inconcevable et tellement terrible, nous dévoile, nous laisse envisager cette lutte avec Dieu pour Le retenir! »

« On t'appellera Israël car tu as été fort contre Dieu » (Gen XXXII, 29).

Peuple mis à part, durement purifié par la Loi, par les déceptions de l'histoire, trié jusqu'à n'être plus qu'un petit reste, un germe, une attente. Une errance. Une blessure portée à l'histoire, quand l'histoire devient sédentaire. Peuple tenté par l'idolâtrie et briseur d'idoles. Blessure infligée,

mais aussi blessure subie. L'existence est exil. Et le Nom est sanctifié jusque dans les enfers de l'immanence, Pogroms, chambres à gaz, fours crématoires. Peuple indestructible, nourri, affiné par l'étude du Livre, par l'étude des études du Livre par la prière rythmée selon l'espace de l'homme debout, dans la langue aux syllabes de miel sombre où chaque lettre est un nombre de l'Emanation. Et le juste libère en toutes choses les étincelles d'une Présence méconnue. (98)

Car Dieu aussi est en exil. Je me souviens de Martin Buber, très vieux, disant qu'il est bon de jeûner, mais que manger avec cette attention libératrice peut être la sainteté même. Et que le juste prie non seulement avec un passage de l'Écriture, mais avec le bois du plancher!

Dieu de la Bible, Dieu charnel qui se réserve le sang et marque le sexe. La plainte de Job et le chant d'amour de la Sulamite se mêlent au long des siècles. Et le peuple attend la justice et la terre messianique. Mais le retour par la force des armes, Ismaël rejeté au désert posent aujourd'hui le problème de la justice non comme contestation, mais comme ordalie: non la justice qu'on exige de Dieu et des autres, mais celle qu'il faut, crucialement, exiger de soi. Car la terre messianique doit être, pour tous, terre de justice.

p.105-107

Ce qui me frappait, en contraste avec la sensibilité du mythe, c'était donc la modernité et l'historicité des Évangiles. La petite connaissance que j'avais des récits hassidiques, ces témoignages directs sur des *rabbis* paradoxaux du XVIII^e ou XIX^e siècle, m'a aidé à sentir cette historicité; je précise: cette (106) historicité du miracle, contre tant *de* réserves ou d'escamotages des exégètes. Jacques Masui, un des hommes auxquels les pays francophones doivent le plus à notre époque pour la découverte des univers spirituels - il a provoqué la traduction et assuré la publication des textes les plus précieux, notamment la *Petite Philocalie de la prière du cœur*

Jacques Masui me disait un jour que, pour l'homme éveillé à la spiritualité juive par de tels témoignages, un épisode évangélique comme la guérison de la femme atteinte d'un flux de sang apparaît d'une criante vérité, quelque chose qu'on n'invente pas. Les personnages des Évangiles ont une densité personnelle, parfois incongrue et parfois tragique, qu'on ne trouve pas dans les mythes. On passe du mythe à la réalité. Le visage l'emporte sur le symbole, la nouveauté sur la répétition.

Le mythe pourtant n'est pas aboli, et c'est bien là la différence avec les récits de l'Ancien Testament. Les Évangiles, c'est l'avènement de la personne. C'est-à-dire, comme dans toute la Bible, de la rencontre et de la foi. Mais c'est aussi, au-delà du temps linéaire, et grâce ,aux ondes qui se propagent à partir de l'implosion de l'éternité au cœur du temps, l'assomption de l'originel. La participation du mythe n'est pas rejetée, comme dans l'Ancien Testament, elle est reprise, elle devient l'intérieur de la communion, la chair de l'Esprit. C'est pourquoi les théologiens qui gardent la foi et rejettent la religion font de ces gigantesques épousailles de Dieu et de la terre un bien triste mariage blanc.

Prenez l'entretien avec Nicodème. Quand Jésus dit à celui-ci qu'il faut « re-naître », ce sage en Israël se gausse: « Comment un homme peut-il entrer une seconde fois dans le sein de sa mère...? » (Jean III, 4). Sagesse d'Israël, en effet, abrupte révélation biblique de l'existence individuelle, unique et brève, et d'une histoire linéaire, orientée, contre la nostalgie de renouvellement des religions archaïques et leur conception cyclique du temps. Dans l'orgie rituelle, l'homme régresse à l'état de germe dans le ventre de la terre-mère, avec l'espoir de se renouveler. Certaines techniques de longévité, dans la Chine ancienne, consistaient à prendre la posture du fœtus, à- vivre en circuit fermé en ralentissant à l'extrême la respiration. Aujourd'hui même, nous sommes hantés par l'inceste. L'interdit de l'inceste nous accule durement à la réalité de l'autre, de l'histoire, de la mort. Nous voudrions revenir au ventre de la mère, sinon pour renaître, du moins pour oublier. Je ne suis pas sûr que certaines vaticinations écologiques, assorties souvent d'une sensibilité hindouïsante, ne relèvent pas de la même nostalgie. Sagesse de Nicodème (et de

Sigmund Freud, cet autre docteur en Israël, malgré ses sottises sur Moïse) : la mère est à jamais perdue, il faut mourir.

Alors Jésus réitère son affirmation, mais avec une précision capitale : il faut renaître d'eau et d'Esprit.

Ainsi le symbole immémorial de l'eau - l'eau comme tombe et comme matrice - devient, dans l'Esprit, le contenu vital de la rencontre personnelle avec Jésus. Pentecôte au cœur du mythe, au sein de la terre, et qui rejoint, mais dans la lumière d'un Visage, la Pentecôte cosmique des origines, quand l'Esprit soufflait sur les eaux. Quand le Vent faisait vibrer la matière primordiale, comme aujourd'hui le sable des plages –ou celui d'un jardin *zen* !

Mémoires d'espérance

Olivier Clément
Entretiens avec Jean-Claude Noyer
DDB, 2003
p.158-167

En amitié avec les croyants juifs et musulmans
Judaïsme

*Dans la proximité des Écritures.
Nouer des liens et découvrir le judaïsme d'après le Christ.*

Jean-Claude Noyer: Quelles personnalités juives avez-vous côtoyées?

Olivier Clément: Quand je suis venu à Paris, j'ai commencé à enseigner dans le lycée d'un quartier populaire, dans le IXe arrondissement, où il y a beaucoup de Juifs: des petits artisans, des fourreurs en particulier. J'ai sympathisé avec mes élèves juifs et noué des liens d'amitié, qui, pour certains, persistent encore. Autour d'eux, j'ai découvert le petit peuple juif, que j'ai trouvé très sympathique, solidaire, avec un grand sens de la famille.

Bien plus tard, j'ai été responsable d'une Association d'écrivains croyants d'expression française où se réunissaient des chrétiens, des juifs et des musulmans. Notre but était de nous découvrir les uns les autres, non pas à partir de textes théologiques, plus ou moins abstraits, mais au travers d'œuvres de beauté. Là j'ai connu pas mal de monde: Colette Kessler, du Mouvement juif libéral de France et Claude Vigée, le grand poète, sans oublier des rabbins comme Gilles Bernheim ainsi que le philosophe (159) Emmanuel Levinas, Armand Abécassis, André Chouraqui, et aussi Bernard Chouraqui, un garçon très original qui avait travaillé sur certains philosophes religieux russes tels que Chestov. J'avais connu auparavant Jules Isaac, qui a tant fait pour déceler et dépasser «l'enseignement du mépris» et amener le pape Jean XXIII à supprimer certains textes très antisémites dans les offices du vendredi saint.

J.-c. N. : Avant ces rencontres, étiez-vous déjà familier du judaïsme?

O. C. : J'avais lu des textes du néo-hassidisme surtout à travers les œuvres de Martin Buber, que j'ai rencontré une fois quand il était très âgé. J'avais été frappé par ce vieux maître. J'avais lu aussi des textes sur la mystique juive, comme ceux de Gershom Sholem.

J.-C. N. : Étiez-vous sensible à la judaïté de Jésus, sur laquelle on se penche plus volontiers aujourd'hui?

O. C. : Non. C'est le judaïsme qui m'intéressait. Bien sûr je savais que Jésus était juif et, très vite, j'ai balayé les objections, du reste tenaces dans le monde orthodoxe, sur le peuple juif en tant que

peuple déicide. Mais, curieusement, la judaïté de Jésus ne m'a jamais beaucoup intéressé. Pourquoi? Je n'en sais rien, je le constate simplement. C'est le Christ universel qui m'intéressait.

J.-c. N. : Avez-vous étudié l'hébreu?

O. C. : Oui, un peu, quand je suis devenu chrétien.

J.-c. N. : Pour mieux accéder au texte?

O. C. : Oui, mais pour cela, il faut maîtriser la langue mieux que je ne l'ai fait. Je peux me référer au texte grec dans le Nouveau Testament, mais je ne suis pas capable de me référer au texte hébreu pour les livres de l'Ancien Testament. Je peux tout au plus vérifier et approfondir certains points. Il faudrait y consacrer toute sa vie. Il y a tant de choses que j'aurais voulu faire!

J.-C. N. : Il semble que le dialogue judéo-chrétien ait fait ces derniers temps des pas importants. Les récentes (160) demandes de pardon du pape et de l'épiscopat français n'y sont pas pour rien...

O. C. : Les relations entre chrétiens et juifs ont-elles progressé? Oui et non. Il me semble qu'au début de ma vie de chrétien baptisé, la plupart des intellectuels juifs venus de l'Europe de l'Est, souvent de Russie, que je pouvais rencontrer étaient ouverts et ils s'intéressaient au christianisme. Puis, petit à petit, j'ai senti comme un durcissement des juifs de France, surtout après la venue en France d'une génération juive d'Afrique du Nord. Celle-ci traverse une crise identitaire qui la rend souvent anti-chrétienne. On est loin alors des grands intellectuels ashkénazes, arrivés en France avec l'émigration russe, épris à la fois de culture française et de culture russe, disciples de Bergson, comme Vladimir Jankélévitch. Les positions juives aujourd'hui me paraissent très diverses: certains ne veulent pas entendre parler du christianisme, comme Leibowitz. D'autres détestent l'idée même d'une tradition judéo-chrétienne et entendent bien distinguer l'une et l'autre religion. Bernard-Henri Lévy, dans ses études sur la littérature française, n' a-t-il pas affirmé qu'un Péguy ou un Mounier étaient fascistes ou préfascistes? Mais certains intellectuels juifs sont aussi très engagés dans le dialogue, et il semblerait, de fait, qu'il y ait sur ce plan des avancées très nettes. Ces intellectuels juifs s'intéressent tout particulièrement au thème de la Résurrection. **Du côté chrétien, ce qui est considérable, c'est d'avoir renoncé à accuser les Juifs de peuple « déicide ». Qui a tué Jésus? Il n'y a qu'une seule réponse: c'est moi, c'est nous, qui chaque jour ignorons ou massacrons l'amour.** Quant aux demandes de pardon de Jean-Paul II et de l'épiscopat français, elles me paraissent remarquables. Elles ouvrent des portes aux juifs pour leur rencontre avec les chrétiens, rencontre si souvent marquée au cours de l'histoire du sceau de la douleur. Jean-Paul II a posé là des gestes décisifs et j'en suis heureux. Comme toujours, le pape ouvre la porte et il laisse les gens entrer s'ils le veulent. A ce sujet, le rabbin de Rome, Elio Toaff, que Jean-Paul II est allé rencontrer (161) dans sa synagogue, le 13 avril 1986, accomplissant ainsi un geste unique dans l'histoire de la papauté, m'a dit tout le bien qu'il pensait du Saint-Père.

J.-C. N. : Nous sommes loin de l'accord tacite que les évêques français, à quelques notables exceptions près, ont donné aux lois anti-juives du gouvernement de Vichy.

O. C. : Oui. A la Libération, le général de Gaulle souhaitait la démission de plus de trente évêques. C'est le nonce apostolique à Paris, le cardinal Roncalli, futur Jean XXIII, qui l'en a dissuadé. Finalement sept évêques seulement ont été contraints de quitter leur poste en France. Dans les deux dernières années de la guerre, quand je me suis engagé dans la Résistance, j'ai été averti de la répression anti-juifs par des publications, des tracts. Cela me paraissait presque invraisemblable tant les chiffres que je pouvais lire étaient énormes. Mais j'ai su aussi que des pasteurs protestants, des prêtres et des évêques prenaient des dispositions contre cette législation. J'ai personnellement connu, près de Montauban, où souvent je résidais, un rabbin remarquable, Gordin, qui animait le centre de Moissac, où il abritait des juifs. Un grand spirituel, un sage, véritablement. C'est à son contact que j'ai commencé à m'intéresser à la pensée et à la spiritualité juives.

J.-C. N. : Les Églises orthodoxes ont également développé un profond antijudaïsme doublé d'antisémitisme...

O. C. : C'est surtout l'Église russe qui a développé cette idée d'un peuple déicide et impur. En Russie, au Moyen-Age (comme ce fut le cas en France jusqu'à la Révolution), il ne devait pas y avoir de juifs. Et puis la Russie est devenue un empire qui s'est accru vers l'Ouest et qui a

notamment englobé de vastes régions en Ukraine, en Pologne, en Lituanie, où il y avait beaucoup de juifs. En Russie même a été mis en place un *numerus clausus*, à l'université notamment, si bien que seuls les juifs de grand talent et de grande intelligence pouvaient s'affirmer. Ce qui me frappe, c'est que les juifs russes sont terriblement russes.

Ils ont joué un grand rôle dans l'intelligentsia au début du XX^e siècle et même dans la période soviétique (162) pré-stalinienne. Un poète de premier plan comme Mandelstam était juif, et en même temps profondément russe. Ce qui n'a pas empêché le peuple russe de développer une attitude négative à leur égard. Ces sentiments négatifs ont ensuite été utilisés par un mouvement pré-fasciste russe, à la charnière des XIX^e et XX^e siècles. C'est lui qui, avec le consentement tacite des autorités locales, a organisé les pogroms. Certains ecclésiastiques se sont élevés contre ces pogroms. A la même époque, au début du XX^e siècle, des philosophes religieux russes - comme Soloviev, Boulgakov, Berdiaev - connaissaient très bien la pensée mystique juive. Ils évoquent souvent dans leurs écrits des thèmes propres à cette mystique. Soloviev, par exemple, a consacré beaucoup de temps à apprendre l'hébreu et il aimait prier pour le peuple juif. Staline a organisé la persécution des juifs bien qu'ils aient été très actifs dans le mouvement révolutionnaire et présents dans les instances dirigeantes soviétiques. Songez qu'en 1917, au moment de la Révolution, sur dix membres du Comité central du parti communiste, neuf étaient d'origine juive!

Il est certain qu'en Russie le judaïsme a pris une tournure messianique à travers le bolchevisme, pour partie du moins, l'autre partie ayant pris une tournure non moins messianique à travers le sionisme. Mais, pour revenir à votre question, l'attitude des orthodoxes à l'égard des juifs n'a pas été que négative. N'oublions pas que, pendant la Seconde Guerre mondiale, plusieurs évêques du patriarcat de Constantinople ont caché et protégé des juifs. Sans parler de mère Marie Skobtsov et de Dimitri Klépinine.

J.-c. N.: Abordons, si vous le voulez bien, une question centrale: qu'est-ce qui nous rapproche et nous éloigne le plus de « nos frères aînés », ainsi que le dit Franz Rosenzweig?

O. C. : Oui, un grand philosophe juif de nationalité allemande, fort tenté par le christianisme à un moment de sa vie. Il a eu la bonne idée de mourir en 1932, juste avant la prise du pouvoir par Hitler. Il estimait que le peuple juif est un peuple an-historique et que, de par sa proximité avec Dieu, il n'a qu'à témoigner de sa foi. A charge, (163) pour les chrétiens, de répandre dans le monde les valeurs et une sensibilité spirituelle héritées de la Bible. Ainsi, les juifs étaient à ses yeux les frères aînés et les chrétiens les frères cadets.

J.-C. N. : Cette idée-là ne court-elle pas aujourd'hui encore?

O. C. : Peut-être. Je ne sais pas quoi en penser, personnellement. Je crois qu'il faut laisser les juifs poser à leur manière le problème du passage à l'universel. Une question difficile pour eux, car ils ont cette conception d'un peuple qui, par héritage - par la voie du sang et par le fait non pas du père mais de la mère -, se constitue et porte témoignage de certaines valeurs. Comme chrétien, je n'ai jamais eu le sentiment de développer des valeurs proprement juives. Même si je ne me suis jamais gêné pour citer tel ou tel personnage ou épisode du néo-hassidisme, parce que c'est quelque chose qui m'était et me reste très proche.

J.-C. N. : Comment résumeriez-vous ce qui rapproche et ce qui éloigne juifs et chrétiens?

O. C. : Ce qui nous rapproche, eh bien, c'est tout simplement la Bible. Nous ne la lisons pas tout à fait de la même façon et, sur cette question, nous sommes appelés à développer beaucoup de travaux. Il y a tout un avenir de recherche, certainement. Non, ce qui pose question, c'est la messianité de Jésus, bien évidemment. Sa messianité comme révélation d'un Dieu Trinité. Un Dieu un et trine. Je me souviens d'une jeune femme juive qui avait lu mon livre *L'autre soleil* et qui m'avait montré qu'elle pouvait me suivre jusqu'à tel point dans la découverte du mystère de Dieu, mais pas au-delà, dans l'adhésion au Christ. A travers rencontres et déclarations, juifs et chrétiens ne cessent de se poser réciproquement la question: mais qui donc sommes-nous pour vous? « Sommes-nous seulement pour vous les représentants d'un Ancien Testament, d'une première Alliance, révolue, disqualifiée? », demandent les juifs aux chrétiens. Et, inversement, les chrétiens (164) leur demandent: «Sommes-nous seulement des païens pour vous? »

J.-c. N.: Pour les juifs, Jésus est un rabbi parmi d'autres...

O. C. : Oh, pas si vite: c'est ce que disent certains juifs cultivés et versés dans le dialogue judéo-chrétien. Mais pour la masse juive, historiquement non, Jésus n'est pas un rabbi. Il faut voir comment il est traité dans les textes talmudiques: comme un hérétique, voire comme un monstre. Les textes juifs anciens sont très durs par rapport au Christ et à Marie, souvent considérée comme une prostituée qui aurait eu pour amant un soldat romain, père de Jésus. Mais, tout récemment, deux cents grands intellectuels juifs américains, réunis en groupe, Ont dit: «Que signifient réellement, sur le plan divin, et Jésus et le christianisme?»

J.-C. N. : Juifs et chrétiens n'ont pas, non plus, la même idée de l'accomplissement des temps?

O. C. : Je pense que les juifs ont une approche très concrète, très charnelle de la justice. Ce que, souvent, ils n'aiment pas chez les chrétiens, c'est que ceux-ci ont un langage éthéré et qu'ils disent que le Messie est venu. Agacement illustré par l'histoire de ce rabbin accoudé à sa fenêtre, à flairer l'air du temps, et qui dit: «Moi, je ne sens pas le Messie! » D'autres juifs disent ironiquement que, oui, peut-être, le Messie est là, alors c'est un mendiant aux portes de Rome. Ils ont cette exigence concrète de la justice d'abord et avant tout. Mais, en Terre sainte, ils sont affrontés durement à l'histoire, et c'est un facteur de division entre eux et entre chrétiens.

J.-C. N. : Le conflit israélo-palestinien pèse de fait dans le dialogue judéo-chrétien, car nombre de chrétiens n'acceptent pas le sort fait aux Palestiniens, notamment aux chrétiens de Palestine.

O. C. : C'est certain. Beaucoup de chrétiens, au Proche-Orient notamment, n'admettent pas que certains groupes juifs prennent à la lettre tel ou tel texte biblique qui (165) justifierait le sionisme. Il y a même toute une justification chrétienne du sionisme fort développée aux Etats-Unis. Si les Américains mènent une telle politique de soutien à Israël, ce n'est pas seulement à cause de l'influence, certes considérable, du lobby juif américain. C'est aussi parce que des millions de protestants américains pensent que Dieu, effectivement, a donné cette terre aux juifs et qu'ils ont absolument le droit de l'occuper comme ils l'ont fait quand ils sont venus en Canaan. Le conflit israélo-palestinien divise beaucoup la communauté juive.

J'ai personnellement des amis juifs qui n'adhèrent pas à la politique menée par Israël et qui ne sont pas sionistes. D'autres, au contraire, pensent qu'il faut avant tout défendre l'Etat d'Israël. Les chrétiens eux-mêmes sont divisés. L'histoire a récupéré le peuple an-historique ! Elle a failli le détruire physiquement, avec la Shoah. Elle a longtemps fait de lui une sorte de messie collectif. Elle tend aujourd'hui à le compromettre.

J.-c. N. : Le peuple élu, c'est quoi?

O. C. : C'est un peuple mis à part par Dieu pour être son porte-parole et un exemple pour toutes les nations.

J.-c. N. : Faut-il l'interpréter littéralement?

O. C. : Ah! Il faut demander aux juifs comment ils le comprennent! Ils le font de manières diverses.

J.-c. N. : Cette idée de l'élection divine ne les conduit-elle pas à se sentir supérieurs et à céder à « la tentation de ne pas entendre la voix de l'amitié », selon l'expression même du grand rabbin de Paris, René-Samuel Sirat?

O. C. : Oui, c'est une tentation. Mais, curieusement, les juifs qui y sont le plus exposés sont anti-sionistes. Ce sont les juifs du quartier de Mea Shearim, ces juifs croyants et pratiquants lourdement vêtus malgré la chaleur parce qu'ils viennent des pays d'Europe de l'Est. Mais je me demande si tant de juifs que cela ont aujourd'hui le sentiment d'appartenir à un peuple élu. Certains, oui. D'autres pensent simplement qu'ils ont retrouvé leur terre et qu'ils (166) doivent se défendre. D'autres encore pensent qu'Israël ne doit pas se défendre comme il le fait actuellement.

J.-C. N. : Une question d'histoire religieuse: est-ce vraiment le peuple juif qui a « inventé» le monothéisme?

O. C. : On ne peut pas dire qu'il l'ait inventé. C'est lui qui aurait pleinement reçu la révélation du Dieu unique et de la Torah, de la Loi. Que le thème du Dieu unique soit antérieur chez tel ou tel peuple de l'Orient: oui, j'en suis convaincu. Mais la singularité du peuple juif, c'est qu'il a reçu le Décalogue (les dix commandements), dont l'essence me semble être le refus de l'idolâtrie et le refus

du meurtre. Or, c'est ce qui compte dans l'histoire de l'humanité. La vie de Moïse, le fait qu'il ait vu Dieu de revers, les Tables de la Loi brisées et puis reconstituées, etc. : tout cela nous est commun et continue de nous inspirer.

J.-c. N. : Au plan du dialogue théologique, est-il envisageable de remettre à plat la théologie de l'accomplissement, selon laquelle l'Ancien Testament n'est qu'une préfiguration de la révélation christique? Et comment lire alors le Premier Testament dans le respect de la foi juive?

O. C. : Il faut lire l'Ancien Testament en renonçant à toute typologie qui aboutirait à un rejet ou à une ignorance du judaïsme. Ce qui suppose, de fait, un travail de purification de la pensée des Pères de l'Église. Le poète Claude Vigée nous donne l'exemple d'une typologie vraie: il fait un parallèle entre la ligature (terme préféré par les juifs à celui de sacrifice) d'Isaac et la crucifixion du Christ. **Il faut lire la Bible dans son texte, sans oublier les correspondances établies par les Pères, mais sans en faire un instrument d'ignorance du judaïsme. Et, bien sûr, il faut tenir compte aussi de la façon dont le Talmud, la kabbale, le Zohar lisent les mêmes textes. Établir comment la lecture de la sagesse juive et celle des Pères de l'Église peuvent s'accorder: c'est tout le travail à mener. Je dois dire que cette histoire d'accomplissement ne m'a jamais beaucoup travaillé. Le christianisme a-t-il accompli le judaïsme? Je n'en sais rien!** A la fin de l'épître aux Romains, saint Paul a des paroles très nettes quant aux dons irrémédiables de Dieu qu'une partie du peuple a acceptés sous leur forme nouvelle à travers la messianité de Jésus. L'autre partie, explique Paul, n'accepte pas ces dons et quand elle le fera, alors ce sera la plénitude du Royaume, de l'eschatologie. Cela étant, je crois qu'il faut respecter le judaïsme dans sa spécificité, tel qu'il s'est développé. Il me paraît important de faire découvrir aux chrétiens le judaïsme qui est venu après le Christ. Avec la théologie de l'accomplissement, on ne va pas au-delà du Christ, on pense aux juifs comme aux témoins d'un passé lointain. De fait, si les chrétiens reconnaissent volontiers leurs racines dans la tradition juive - nous orthodoxes, nous savons que les origines de notre liturgie se trouvent dans l'office synagogal-, ils ont, en revanche, beaucoup de mal à reconnaître que le vieil Israël n'a pas été déchu au profit de l'Église, Verus Israël. Alors qu'en réalité, le judaïsme est resté vivant tout au cours de l'histoire, avec ses grands penseurs et maîtres spirituels. Fait étonnant : la renaissance du hassidisme s'est faite à la même époque, autour de 1800, et dans les mêmes lieux, les régions subcarpatiques, que la renaissance de la spiritualité hésychaste, dont un des acteurs, le starets Païssy Velitchkovsky, était le petit-fils d'une juive de Poltava! Peut-être est-ce de ce côté-là qu'il faut chercher.

J.-C. N. : Vous dites qu'il y a quelque chose de christique dans le destin du judaïsme. Vous faites allusion aux souffrances endurées par la diaspora juive tout au cours de l'histoire?

O. C. : Oui. Cela me paraît évident. Le judaïsme est apparu alors comme l'incarnation du «Serviteur souffrant» dont parle Isaïe. Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est de voir à quel point les grands poètes palestiniens ou irakiens identifient au Christ leur peuple qui vit, comme Jésus, une passion.

J.-C. N.: Comme quoi les musulmans ne sont pas insensibles à la figure de Jésus...

Mémoires d'espérance

p.28

Curieusement, nous avons aujourd'hui tendance à penser que les grandes images cosmiques sont plus profondes que les images personnelles. Mais je ne le crois pas. Pour moi, il n'y a rien de plus profond, ultimement, que la personne et la communion des personnes. Et la source, c'est la Trinité ou, si vous voulez, l'Uni-Trinité. Lossky m'a orienté vers les Pères de l'Église. n en parlait très bien, très clairement. Et j'ai eu l'impression que, là, il y avait une porte qui s'ouvrait.

J.-c. N.: Pourquoi?

O. C. : Ils m'ont ouvert à ce mystère du Christ, cette réalité de l'Évangile, qui, jusque-là, m'attirait et me rebutait en même temps. **Bien entendu, on ne peut pas en rester à ce qu'ont dit les Pères dans un certain contexte, à une certaine époque. Il faut continuer le travail**

aujourd'hui. Eux travaillaient à l'échelle de la Méditerranée orientale. Nous devons le faire, nous, à l'échelle de la planète. C'est une différence de taille.

Et le théologien orthodoxe français, Olivier Clément, déclarait au cours de l'assemblée de prière (église Notre-Dame-des-Champs, 13-10-1980) après l'attentat contre la synagogue de la rue Copernic à Paris : « **Les chrétiens doivent dire à leurs frères juifs combien ils ont besoin d'eux, combien le destin du peuple juif reste lié pour nous au mystère du salut. Nous avons besoin d'eux parce qu'ils ont avec l'Écriture une connivence charnelle et spirituelle incomparable, parce qu'ils savent les graves bénédictions qui font de la vie une liturgie, parce qu'ils soulignent, contre nos dualismes désincarnants, l'unité de l'homme interpellé par Dieu. Parce qu'ils nous permettent de comprendre toute la vérité humaine de Jésus. Nous avons besoin d'eux parce qu'ils restent le peuple destructeur d'idoles, le grand dénonciateur des idéologies qui veulent boucler l'histoire sur elle-même, serait-ce sur une chrétienté et c'est pourquoi ils ont été si souvent appelés à "sanctifier le Nom divin" au sens précis, au sens tragique de cette expression dans la tradition juive [la mort du martyr].**»

(Cité dans *Juifs et Chrétiens d'hier à demain*, de Frère Yohanan – Cerf, 1997, Foi vivante 258 p.75-76)

Petite boussole spirituelle pour notre temps

Olivier Clément

Desclée de Brouwer, 2008

(70)

Juifs, chrétiens et musulmans

L'autre chapitre du dialogue concerne les juifs et les chrétiens, mais aussi les juifs et les musulmans. Nous sommes tous parents et, comme dans certaines familles, l'histoire et la géographie semblent nous destiner à vivre ensemble.

Au XX^e siècle, une des conséquences de la Shoah fut **l'ouverture, enfin, de beaucoup de chrétiens au judaïsme**. Un. Jules Isaac a obtenu de Jean XXIII la suppression des malédictions dans la liturgie du Vendredi saint. Après bien des précurseurs, le conseil œcuménique des Églises et surtout Jean-Paul II ont dit les mots décisifs et posé les gestes symboliques. Les juifs apparaissent maintenant comme nos frères aînés. Ils ne forment pas (71) un peuple comme les autres : « Tout Israël sera sauvé, écrit saint Paul, [...] car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance » (Rm 11, 26 et 29). **Seul (et assez largement) l'Orient chrétien reste viscéralement attaché à un antisémitisme que renforce aujourd'hui le drame palestinien.**

Chrétiens et juifs respectent la même Loi, du moins son noyau, le Décalogue, révélé par Dieu à Moïse sur le Sinaï. La Loi interdit l'idolâtrie et le meurtre : elle n'arrache pas de nos cœurs l'aiguillon de la mort, mais humanise l'homme en le protégeant contre les magies et la violence.

Les vieux refrains de mépris et de haine, qui si longtemps ont commandé l'attitude des chrétiens envers les juifs, la monstruosité de l'extermination les a récapitulés et définitivement disqualifiés. Lors du procès de Jésus, le peuple juif fut en réalité un « théâtre d'humanité » (Charles Péguy) : tout le monde était juif en effet, les juges, mais aussi l'accusé, sa mère et ses disciples. Ce ne sont pas les juifs qui ont tué Jésus, c'est nous tous qui, chaque jour, massacrons l'amour. Tant de convergences spirituelles nous apparaissent aujourd'hui: entre l'arbre séphirothique et cet homme céleste, que, d'après la cabale, dessinent les énergies divines (les (72) sephiroth), et le seul titre que Jésus se donne, celui de « Fils de l'Homme » - entre le tsimtsum de la mystique juive (la création comme retrait de Dieu) et la kénose de l'épître aux Philippiens et de toute une tradition chrétienne (rabbi Jehuda-Leib de Polna ne demandait-il pas de prier d'abord pour les souffrances de Dieu ?)

entre deux approches si semblables de la Sagesse ; historiquement, entre le néo-hassidisme juif et le néo-hésychasme de la tradition chrétienne orientale. Toute une espérance semble partiellement commune : le sens d'une justice humaine, charnelle des juifs qui complète la spiritualité parfois trop intérieure et « céleste » des chrétiens. Cela n'est pas peu.

Longtemps les juifs ont empêché l'histoire de se refermer sur elle-même. Mais au XX^e siècle, celle-ci a failli les engloutir dans l'extermination, puis les a mis à l'épreuve, une épreuve difficile, avec la création de l'État d'Israël. Aujourd'hui, contrairement à ce que pensait Franz Rosenzweig, le peuple juif n'est plus « anhistorique ». Le drame du Moyen-Orient pose tragiquement le problème de la relation entre le judaïsme et l'islam, qui se mêle à des questions purement politiques et sociales sans en obtenir aucune influence bénéfique. (73)

[...]

Les meilleurs représentants du christianisme oriental, comme le métropolite Georges Khodr', le patriarche d'Antioche Ignace IV, le professeur Tarek Mitri, qui ont tout fait pour comprendre la profondeur spirituelle de l'islam, sont aujourd'hui (74) déconcertés par la montée de l'intégrisme. Or, il est difficile de ne pas apercevoir dans cette montée, parfois violente, l'entremêlement et l'interaction entre la protestation sociale et le réseau inextricable de guerres ouvertes depuis un demi-siècle au Moyen-Orient.

Muhammad, le prophète Mahomet, après avoir été, durant la période mecquoise de son appel, très tolérant envers les juifs, s'est montré, à Médine, de plus en plus hostile à leur égard, les accusant de complot et les chassant peu à peu des territoires islamisés. Plus tard, ceux-ci connaîtront comme les chrétiens, le régime de la dhimmah, une tolérance marquée d'infériorité. Cependant, fort longtemps, le monde musulman les accepta bien mieux que le monde chrétien. Les séfarades, par exemple, après leur expulsion d'Espagne en 1492, ont été généreusement accueillis dans l'Empire ottoman, aussi bien dans les Balkans qu'au Moyen-Orient. L'école de Safed y a prospéré du XVI^e au XVIII^e siècle. Le mouvement messianique de Sabbataï Zwi a pu librement se développer jusqu'à ce que son importance même le rende insupportable au sultan qui a contraint Sabbataï à se convertir à l'islam. Thessalonique est restée jusqu'au seuil du XX^e siècle une grande ville juive. (75)

C'est le sionisme dans sa phase ultime qui a malheureusement encouragé un conflit en apparence insoluble, qui a fini par prendre une coloration religieuse. Il y eut certes, au début, à côté d'un sionisme laïque, socialiste et nationaliste, un sionisme spirituel (Magnes, Scholem) qui souhaitait seulement un retour symbolique nullement massif, comme une forme d'hospitalité demandée aux Arabes. À présent, s'affrontent une répression d'État et un terrorisme de réseaux clandestins avec ce caractère à la fois destructeur et suicidaire, qui combine le nihilisme moderne et l'étrange tradition des assassins du Vieux de la Montagne.

Beaucoup dépend maintenant de l'évolution de ce cancer qui pourrit les relations des trois religions. Certes les chrétiens peuvent s'interposer, mais comment? Le but serait de recréer la société pluraliste, hautement cultivée, qui a fleuri au temps des Omeyyades puis, par moments, en Andalousie. Une laïcité originale mettrait l'accent à la fois sur les droits de Dieu et les droits de l'homme, tout en retrouvant le caractère ouvert des grandes époques qui furent tellement créatrices dans l'art, la pensée, la science.

Je rêve que l'Europe s'ouvre à nouveau sur la Méditerranée et que de là puisse naître la propagation (76) **de cette laïcité originale, qui aide à retrouver ses racines religieuses et spirituelles dans le besoin de l'autre et non plus dans le rêve de vivre sans l'autre**, dans une propreté ethnique spirituelle qui est destructrice pour tous.

Des chrétiens pacificateurs

Le dialogue n'est pas seulement une question religieuse. C'est la clé de la survie de la planète dans un monde où l'on a oublié combien la guerre n'est jamais la solution cliniquement propre qui permet d'expulser le mal du monde. Le dialogue est le cœur de la paix. Le monde renonce à la politique et choisit la voie militaire pour résoudre les conflits. Or la paix est le bien suprême, au-delà de l'aberration qui consiste à diaboliser l'autre.

La paix est aujourd'hui l'engagement prioritaire des chrétiens. La paix dans tous les sens du terme, ou plutôt dans toutes les dimensions d'une unique réalité où la prière, l'ascèse et le combat dans l'histoire sont inséparables.

Le chrétien ne devient une personne qu'en s'ouvrant à l'humanité entière que le Christ récapitule et dont il nous demande de manifester l'unité. La paix, c'est d'abord se pacifier soi-même, libérer l'énergie qu'usurpent et (77) bloquent nos passions pour permettre à la grâce de l'utiliser, de la rendre féconde. Il y faut une grande foi et une certaine ascèse. Ainsi s'insèrent dans le tissu malade de l'humanité quelques cellules saines. Car les passions sont aussi des passions collectives, hypnoses, obsessions, haines dont la violence même nous donne l'illusion d'un être accru, plus fort et plus « vital », d'une tension équilibrante alors qu'elle ne fait que détruire l'équilibre et l'harmonie du monde. Le pire est de penser, et de faire penser à des masses, qu'on est le bien, que l'autre est le mal et donc qu'on fait le bien en le tuant, en l'éliminant.[...]

Enfin, il faut s'attaquer à la maladie et à la misère. Ne pourrait-on imaginer, à l'échelle de l'Europe, une sorte de vaste volontariat pour soigner et partager ? Les visionnaires de la Plate-forme de Rome (la tentative née -80- au milieu des années 1990 pour mettre fin au massacre algérien, au terrorisme au nom de Dieu et à la guerre sale qui ont tenu en otage un peuple entier) ne peuvent-ils devenir des visionnaires à l'échelle de la planète ? [...]

(84)Ce qui pouvait subsister des sociétés dites chrétiennes s'effondre ou s'intériorise. Toute une jeunesse grandit, avide d'une foi simple, simplement exprimée. Les guerres de l'esprit seront grandes, mais la vie l'emportera si la communion prévaut sur la fusion. **Déjà, dans un pays comme la France, la remontée de la natalité est un signe. Une rencontre prodigieuse se fera avec le judaïsme et l'islam, si le cancer qui ravage le Proche-Orient trouve sa guérison.** Un vaste mouvement, auquel les chrétiens (85) devront donner une dimension spirituelle, s'organisera pour une meilleure répartition des ressources à l'échelle planétaire, pour une vraie maîtrise de la technique et un respect lucide de la nature et de ses rythmes.